

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63486

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ments de ces critiques et ont écrit des livres »from what would once have been regarded as an alien perspective« (ibid.). Et enfin un certain nombre de très bon historiens ont continué de maintenir la méthodologie de la discipline tout en incorporant dans leurs travaux »ideas and practices that a decade ago they would not have countenanced« (p. xi). Cela posé, Windschuttle s'en prend successivement à ce qu'il appelle lui-même ses »targets« (ibid.): le relativisme culturel, la sémiotique, les théories structuraliste et post-structuraliste, l'antihumanisme, les philosophies hégélienne et marxiste de l'histoire, la philosophie post-moderne de l'histoire, le scepticisme radical et le relativisme scientifique, pour finir par l'examen de l'histoire comme littérature (chap. 8) puis celui du »Retour du tribalisme. Le relativisme culturel, le structuralisme et la mort de Cook« (chap. 9).

L'auteur australien considère que ces auteurs venus de différents horizons, de Derrida aux »Dead Certainties« de Simon Schama (1991), nient l'existence de la vérité et remplacent une véritable connaissance du passé par une théorisation radicale. À côté de l'interprétation et de la réfutation, toujours dignes de réflexion, de positions philosophiques que l'auteur systématise sans doute à l'excès dans le cas de Todorov (p. 40–51), on s'attache particulièrement aux coups de projecteur qu'il porte sur des débats historiographiques assez peu connus en Europe. Le chapitre 3 par exemple, qui s'attache à distinguer mythe et vérité dans la production historique, littéraire et cinématographique suscitée par la fameuse mutinerie de l'équipage du *Bounty*. De même pour le chapitre 4, consacré à la déconstruction de l'histoire de l'Empire britannique dans le cas de la fondation de l'Australie, chapitre qui présente au lecteur les thèses et les débats apparus autour du livre de Paul Carter, »The Road to Botany Bay« (1987). L'analyse des objections présentées à Marshall Sahlins par Gananath Obeyesekere, professeur d'anthropologie à Princeton (p. 283 et suiv.) représente elle aussi une initiation à des horizons intellectuels éloignés que l'on gagne beaucoup à connaître.

Il a été reproché à K. Windschuttle d'avoir fait dans l'ordre politique un singulier chemin qui l'a conduit, comme d'autres Australiens de sa génération¹, à des prises de position fort »droitières«. Mais Carlo Ginzburg n'est assurément pas »suspçonnable« de telles variations, alors même qu'il vient de publier lui aussi une vigoureuse défense² de la possibilité d'une véridicité des études historiques. Son talent est moins enclin à la polémique que celui de Windschuttle, les études d'histoire ancienne jouent un rôle plus important dans sa pensée et il porte plus d'attention à la question de l'évaluation des techniques de la connaissance historique. Au demeurant Ginzburg ne fait pas état de l'auteur australien, et ces divergences mêmes incitent à lire parallèlement deux livres consacrés à une même cause intellectualiste et rationaliste, puisque les disciplines intellectuelles fondées en expérience de pensée et non en pratique socialement »utile« doivent veiller à sans cesse répondre aux objections qui sont faites à leur légitimité.

Pierre-François BURGER, Paris

Lucien BÉLY (sous la dir. de) avec le concours d'Isabelle RICHEFORT, *L'invention de la diplomatie. Moyen Age – Temps modernes*, Paris (PUF) 1998, 376 S.

Der Band vereinigt 28 Beiträge eines Kolloquiums, das im Februar 1996 in Paris stattfand. Herausgeber Lucien Bély, u. a. durch eine 1992 erschienene Handbuchdarstellung zu den internationalen Beziehungen in der frühen Neuzeit einschlägig ausgewiesen, verweist

1 Voir Paul NORTON, *Explaining the Grumpy Old Men (and Bettina)*, site web: onlineopinion.com.au, article posted 15.2.2002.

2 Carlo GINZBURG, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris (Gallimard, Le Seuil), coll. Hautes Études, janvier 2003.

in seinem Beitrag »L'invention de la diplomatie«, den man in Anlehnung an den Sprachgebrauch bei einer Schallplatte oder CD als eine Art »title track« bezeichnen könnte, auf das Comeback, das die Diplomatiegeschichte auch und gerade für die frühe Neuzeit erlebt, wo sie – anders als für das 20. Jh. – lange Zeit aus der Mode gekommen war.

Die 28 in dem Buch abgedruckten Artikel von Autoren aus sieben Ländern decken ein breites Spektrum ab und sind in vier Gruppen (»Les idées et les principes«, »Les structures«, »Les pratiques« und »Les hommes de la négociation«) zusammengefaßt. Ein roter Faden, der die in ihrer Qualität recht unterschiedlichen Einzelbeiträge verbindet, ist allerdings kaum erkennbar. Dem Leser bietet sich eher eine Ansammlung allenfalls sehr entfernt zusammenhängender Mosaiksteine als ein kohärentes Gesamtbild. Einige dieser Mosaiksteine liefern aber durchaus wertvolle Informationen, vor allem, wenn sie sich, wie beispielsweise der Beitrag von Ferdinand KRAMER über die Gesandtschaften Bayerns, mit bisher wenig erforschten Themen beschäftigen. Wichtig ist darin etwa Kramers Beobachtung (S. 181), daß bei Verhandlungen Bayerns mit den Großmächten Frankreich, England und Österreich stets dem Gesandten der Großmächte in München die Schlüsselrolle zukam, während die Rolle der bayerischen Diplomatie eher marginal war.

Zu den interessantesten Texten des Bandes gehört sicher der Beitrag von Maciej SERWANSKI über die polnische Diplomatie im 17. Jh., die er (S. 175) als »quelque peu bizarre, quelque peu exotique, un peu archaïque mais original« charakterisiert. Als besonderes Kuriosum findet sich hier (S. 175) der, laut Serwanski, erste Fall einer Frau mit Boschaftertitel. Die Umstände dieser kuriosen Episode entschädigen den Leser für manche, nicht unbedingt fesselnde Passage in anderen Beiträgen.

Eckhard BUDDRUS, Neustadt an der Weinstraße

Wolfgang E. J. WEBER, *Geschichte der europäischen Universität*, Stuttgart (Kohlhammer) 2002, 268 p. (Kohlhammer Urban-Taschenbücher, 476).

Bien que l'université soit une des institutions le plus visiblement et le plus anciennement européennes, les historiens des universités, des sciences et de la culture ont du mal à créer une véritable histoire de l'université en Europe. La grande entreprise collective »A History of the University in Europe«, parrainée depuis plus de vingt ans par la Conférence européenne des recteurs (Genève) et conduite sous la direction de Walter RÜEGG et Hilde de RIDDER-SYMOENS, piétine après le deuxième volume, consacré à l'époque moderne. Il existe bien un certain nombre de synthèses sur les universités en Europe, publiées en différents pays et en différentes langues, mais elles pêchent quasi toutes par un accent trop fort sur tel ou tel pays, habituellement celui de l'auteur ou de l'éditeur. On saluera donc le courage de Wolfgang Weber qui dans ce petit volume a voulu présenter une synthèse des recherches récentes sur l'université en Europe du XII^e siècle à nos jours, tout en enrichissant son livre d'un argumentaire personnel, à savoir l'évolution »des conditions, formes et conséquences de la façon dont l'université s'est occupée du savoir«. Dans son introduction l'auteur souligne à raison que l'université est autant une institution du savoir qu'un centre de formation des élites. Par ailleurs, il insiste sur le clivage entre une histoire des sciences dotée d'instituts, de chaires, de revues, et d'une façon générale de moyens financiers considérables, et l'histoire des universités, très chichement traitée dans quasi toute l'Europe, ce qui à son avis est révélateur du manque de réflexion de l'université sur elle-même et sur son rôle dans la société. Il plaide donc pour une nouvelle alliance entre histoire des sciences et histoire des universités. On ne pourra que l'applaudir.

L'organisation du livre est classique. Weber distingue trois périodes: le Moyen Âge depuis les premières structures universitaires (1180–1400), l'époque moderne (1400–1790), et l'époque contemporaine depuis le branle-bas révolutionnaire (1790–1990). À ces époques